

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°35 – octobre / novembre 2011

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

« Peu de voyageurs intellectuels... »

Peu de voyageurs intellectuels ont vu autant de pays que moi. Ma manière de voir s'est formée peu à peu et fixée définitivement par l'expérience, les méditations, les études de plus d'un demi-siècle d'une vie consacrée à l'admiration du beau, et à la recherche de la vérité. Dans ma jeunesse il m'a bien fallu respirer le scepticisme théologique : il était répandu dans l'atmosphère. Mais quand j'ai vu des âmes vulgaires et des esprits superficiels rétrécir l'horizon spirituel selon leurs vues bornées ; ériger en raison l'incapacité d'un noble essor, qui les forçait de ramper terre à terre ; enfin se bouffir de tout ce qui leur manquait : alors j'ai éprouvé une réaction. J'avais de bonne heure pris en aversion la philosophie sensualiste, et la plate morale qui en découle. Je suivis de près toutes les phases de la spéculation qui, en Allemagne, se succédèrent si rapidement. Mais la méthode abstruse de nos métaphysiciens manquait de cette élégance que je retrouvais dans Platon et dans Hemsterhuys.

Lors de mon entrée dans la carrière littéraire, nous fîmes, mes amis et moi, une guerre active aux tendances prosaïques et négatives du temps. Nous réveillâmes les souvenirs du moyen âge, de ce siècle si vigoureux et en même temps si croyant. Nous ramenâmes dans la poésie les sujets chrétiens qui étaient entièrement passés de mode. Le protestantisme ne s'y prête absolument pas : témoins Milton et Klopstock. Le Dante, que j'avais étudié à fond, et Calderon, que je découvris plus tard, sont d'une tout autre trempe. Il fallait donc bien puiser dans les traditions de l'Église romaine. Tout le monde admire les grands peintres qui ont glorifié la cosmogonie et l'histoire patriarcale des Juifs, ennobli l'humble costume de l'Évangile, et voilé l'absurdité de la légende. Je retraduisis, pour ainsi dire, en paroles quelques-uns des plus beaux sujets pittoresques. C'était une prédilection d'artiste ; ce rapport est encore plus clairement marqué dans mon poème : *l'Alliance de l'Église avec les beaux-arts*.

Une jeune personne que j'aimais passionnément d'un amour paternel, avait reçu l'hospitalité du cimetière, au fond d'un pays entièrement catholique. Je fis un pèlerinage vers sa tombe. Mon âme, navrée par d'autres chagrins encore, était ouverte à toutes les émotions. Dans une résidence épiscopale j'assistai souvent au culte, et j'y trouvais quelque soulagement. Est-il étonnant que dans une telle disposition le magisme du rituel, avec tout son cortège, ait

produit sur moi un puissant effet ? C'était la première fois que je vis la religion majestueusement revêtue d'un habit de fête, au lieu de ce deuil monotone qu'elle porte dans les églises protestantes.

Parmi mes amis, Novalis, penseur audacieux, rêveur divinatoire, à la fin visionnaire, se donna tout de bon à la foi chrétienne, comme un oiseau de passage, fatigué par son vol au-dessus d'un immense océan, s'abat sur une petite île verdoyante, et y oublie son ancienne patrie, et la vaste contrée qu'il avait voulu atteindre. Cependant il ne changea pas de confession ; son père était membre de la société des frères Moraves, et on pouvait apercevoir une teinte héréditaire dans la piété du fils. Il mourut bientôt après.

Auguste-Guillaume de Schlegel



Novalis, *Friedrich von Hardenberg Institut*, Heidelberg.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

VARIÉTÉS.

Novalis schriften, herausgegeben von Ludwig Tieck und Fr. Schlegel, Leipzig
Œuvres de Novalis, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel.

Après avoir essayé de jeter quelque lumière sur la pensée même qui se meut pour ainsi dire au fond de ce vaste et ténébreux système, d'autant plus difficile à embrasser que Novalis n'a rien laissé de complet, donnons une idée de ses ouvrages, ou plutôt des débris de ses ouvrages, que ses amis ont publiés sans éclaircissements et sans commentaires.

Dès que vous ouvrez Novalis, les ténèbres visibles vous entourent. Pour lui comme pour tous les théosophes, il n'y a qu'emblème et symbole dans l'univers ; et ses paroles se modelant sur sa conception originelle, sont rarement les expressions, mais bien les hiéroglyphes de sa pensée. On n'entrevoit ce qu'il veut dire qu'à travers un voile, et au moyen d'une réfraction lointaine. Comme l'auteur est descendu, si l'on me permet cette comparaison de son idée propre à une allégorie qui doit l'envelopper, nous sommes contraints de recommencer, en sens inverse, le même travail, et de chercher la pensée sous l'allégorie ; travail pénible pour l'intelligence qui n'est pas encore habituée à cet exercice, mais qui n'a rien d'effrayant pour certains peuples. Les Indiens et les Allemands, nations si diverses, d'ailleurs, mais dont l'antique origine semble la même, nations chez lesquelles peu d'activité politique, une vie toute domestique, toute rêveuse ont favorisé ce penchant, n'ont rien estimé à plus haut prix que ce style énigmatique et ces longs voiles de la pensée. Novalis, dont le style est un continuel symbole, est à sa cinquième édition en Allemagne.

De tous les fragments de cet écrivain, le moins difficile à comprendre, c'est un roman poétique, intitulé *Henri d'Ofterdingen* ; il devait avoir deux parties. Le nom du héros est historique : c'est Henri d'Ofterdingen, Minnesinger célèbre du douzième siècle. Dans la première partie qui nous est parvenue tout entière, l'auteur fait pour ainsi dire l'éducation de son poète : il nous le montre cherchant en tous lieux et à travers mille dangers, *la belle fleur bleue*, c'est-à-dire la *poésie*, l'idole de son cœur. En butte à toutes les dures

réalités de la vie, le poète lutte contre elle, et persiste dans sa noble vocation. On sent bien ce qu'il y a d'ingénieux et de profond dans cette donnée.

Mais la première partie, la seule que nous possédions, est le vestibule de l'ouvrage : Novalis voulait ensuite soulever le voile qui sépare le monde prosaïque du monde poétique, après nous avoir montré l'action des choses extérieures sur l'âme, du chant inspiré sur cette âme tendre qu'elles éprouvent et préparent ; il devait nous introduire dans le sanctuaire, nous faire vivre au sein de l'univers brillant et magique qui peuple l'imagination du poète. C'est là sans doute que Novalis se serait, pour ainsi dire, baigné à loisir, dans ce torrent d'idéalisme qui l'enivrait. La mort ne lui a pas permis de terminer son œuvre.

Qu'on ne croie pas que ces idées métaphysiques et brillantes que je cherche à dégager de leurs langes emblématiques, soient jamais exprimées dans leur nudité, par l'écrivain dont je m'occupe. Les titres mêmes sont des emblèmes ; la première partie du roman a pour titre : *la Préparation aux destinées*, la seconde devait être *l'Accomplissement des destinées*, espèce d'apothéose de la poésie dont rien ne nous est parvenu. On voit de ce plan jaillir avec quelques clartés l'intime pensée de l'auteur, son besoin de montrer le rapport et la guerre du réel et de l'idéal, de faire voir comment ils se combattent et comment ils s'unissent, de peindre la nature agissant sur la société, la société et la nature agissant sur l'homme. C'est, nous l'avons déjà dit, ce combat et cette corrélation des deux natures, de la vie mortelle et de l'âme immortelle, c'est cette lutte de la pensée contre ses limites physiques, qui tourmentait et frappait profondément l'esprit de Novalis ; et son désir constant était de présenter la nature même avec son cortège de phénomènes éclatants comme un voile mystérieux et transparent qui nous cache l'autre univers.

Le symbole, langage familier de Novalis, se retrouve dans ses pages les plus simples. Pour qui ne connaît pas le dictionnaire de sa pensée, autant vaudrait lire une langue anté-diluvienne. La poésie, c'est la *Fleur bleue*, dont le jeune homme est amoureux dès son enfance. Les philosophes attachés à diverses doctrines, ce sont les *Disciples à Saïs* ; la raison pure, et l'intelligence éternelle du genre humain, c'est le *Maître de Saïs* ; il nomme *nuit*, la mort, féconde pour le juste et qui ouvre les portes éternelles ; la *foi*, c'est un bel enfant candide, aux yeux bleus humides de larmes, à la blonde chevelure. La raison aveugle et étroite de l'homme individuel, cette folle raison qui l'égare et ne cesse de s'agiter dans le vague et l'obscurité, c'est le

Disciple maladroit et curieux. Il y a là pour quiconque a le goût de ces allégories, une saveur orientale pleine de nouveauté, la grâce bizarre d'un conte Asiatique [*sic*], l'intérêt d'une énigme et celui d'un roman. Ajoutez à ces abstraites fictions, rendues palpables et présentées comme vivantes, une diction si pure, si naïve, si éthérée, que vous diriez le doux langage d'un enfant inspiré du ciel.

Saint-Marc Girardin¹

[à suivre]

VERS L'AURORE d'une fraternité intellectuelle des Nations

LA « MISSION » DU POÈTE NOVALIS

Poète, il ne convient pas que tu te laisses accabler par la stérile douleur. Laisse les morts où sont les morts, et retourne parmi les vivants, mais en ayant fait passer dans ton âme l'âme même de tes chers morts, et ainsi, pour les faire revivre près de ton âme et par ton âme, dans la lumière du soleil. Tes morts ne seront point morts tant que tu seras toi-même vivant. Prête-leur ton sang et tes os, et tes nerfs et tes muscles, et ton haleine et ton cerveau, et, rédempteur audacieux, tu les ressusciteras de la sorte à la face inhumaine de la Mort.

Tes morts seront la tige profonde d'où te viendra, en échange, la sève riche et surnaturelle des inspirations, des évocations, des exaltations et des irradiations.

Et, dès lors, couple immortel quoique invisible, je vous vois, Novalis et Sophie de Kühn, à travers les années, à travers les joies et les tristesses, comme vous verront après moi, quand je ne serai plus que poussière, ceux qui viendront, dans l'ivresse de se sentir bien vivants, fouler le gazon noir poussé sur mon tombeau.

Et tous les deux, l'un soutenant l'autre, vous allez approfondir la connaissance de cette boule terrestre dont le sein mystérieux

¹ Saint-Marc Girardin (1801-1873), homme politique, académicien (1844), est l'auteur entre autres ouvrages de critique littéraire de *Notices politiques et littéraires de l'Allemagne*, 1835.

nous livre le sel et le charbon, le fer et l'argent, les eaux minérales et salvatrices, quand il ne vomit pas sur nous la secousse sismique et le volcanique épouvantement. Et vous allez, tous deux, à l'école des mines de Freiberg, où vous goûtez une joie sans mélange à pénétrer les secrets physiques de la terre, grâce aux doctes leçons du professeur Werner, ce génie de la nature, au divinatoire coup d'œil, de même que vous pénétrâtes les secrets mystiques du couple humain grâce aux leçons de l'ineffable Amour.

Mais, là, comme l'expérience de l'éternité vous avait appris que les morts doivent s'effacer devant les vivants, vous vous aperçûtes, Sophie, que votre cher papillon, en dépit de sa peine, voletait autour d'une de vos sœurs en humanité, la coquette Julie de Charpentier. Et au lieu de bouder comme autrefois à Grüningen, lorsqu'il courait après cette chipie de Jette Goldacker, – la mort, de qui vient toute science, vous ayant rendue plus sage, – vous lui persuadâtes que Julie ou Sophie, c'était toujours le même, et seul amour. « Aime Julie, lui murmuriez-vous à l'oreille, en lissant persuasivement ses longues boucles soyeuses, car c'est moi qui maintenant suis devenue Julie. »

Et voilà pourquoi Novalis, sans faire attention aux défauts nombreux bien qu'adroitement dissimulés de l'égoïste Julie, se fiança de nouveau avec cette réincarnation de l'adorable Sophie. Sophie, cependant, ne perdait pas de vue la destinée immortelle de son poète, de celui qui l'avait immortalisée. Elle n'ignorait plus que l'héréditaire phtisie était aux portes du château tout illuminé où se célébraient les accordailles, et qu'elle guettait le moment où les fossoyeurs pourraient venir chercher les cadavres des fiancés, car celle qu'on n'invite pas, la plutonienne Mort, réclamait aussi son rôle de noce, et voulait avoir quelque danseur de choix pour les funèbres et souterraines et éternelles épousailles.

Et l'Inspiratrice l'amenait à sa table de travail, où il composait, avec la musique des Bach et des Mozart, et les couleurs des Corrège et des Raphaël, et les illuminations d'un Pascal, ses *Hymnes spirituelles*, ses *Disciples à Saïs*, son *Europe*, et ses innombrables *Fragments*, dont la marqueterie s'apprêtait à inscrire, plus fortement que quiconque ne l'avait réussi jusqu'alors, les traits éternels du mobile univers dans la stricte discipline des lois conjointes de la science et de la philosophie. Il était le mineur qui arrache aux entrailles obscures de l'écorce terrestre le riche métal qui brillera parmi les hommes.

Et comme l'heure de la séparation approchait toujours davantage, l'Inspiratrice l'amena au pied des monts Kyffhauser, dans la *Goldene Aue*, à la fois la plaine et la vallée et la prairie d'or, afin que, seul avec elle, seul avec son amour, – avec l'amour de

Sophie-Julie, Julie la nouvelle Sophie, comme la cité du bonheur que l'on rêve est toujours la nouvelle Jérusalem, – il pût, dans la force de la solitude et dans la foi de l'amour, évoquer l'image du prince de la lumière terrestre, d'Henri d'Ofterdingen, le symbole des chanteurs et des poètes qui furent, qui ont été et qui seront. Afin aussi qu'il goûtât une dernière fois les splendeurs de ce monde, où le néant se revêt de si séduisantes, de si irrésistibles apparences.

Et, quand la maladie fut venue, l'Inspiratrice, voulant prolonger autant qu'il se pouvait le souffle de cette existence, précieuse pour l'univers, le fit monter en voiture pour aller chercher à Dresde, dans la Florence saxonne, sinon la guérison, du moins les derniers sourires de la gloire et de la beauté. Là, dans la Galerie de Peinture, la plus fameuse de l'Allemagne, où la Madone de Saint-Sixte triomphe dans la grave sérénité que lui prêta le pinceau de Raphaël, les amis de Novalis, réunis autour de celui qui allait descendre vers les ténèbres de l'au-delà, tinrent, sous la mystérieuse présidence de la bien-aimée, la cour d'amour de l'art, de la poésie et du gai savoir.

Mais ce qu'on appelle le sort ou la destinée ou le hasard ou la malheure [sic] ou simplement la vie, préparait au poète une dernière embûche. Un de ses frères, âgé de quatorze ans que tendrement il chérissait, meurt, noyé, et à cette nouvelle le frêle malade est atteint d'une hémorragie foudroyante. Cette fois il ne reste plus qu'à le ramener à Weissenfels-sur-la-Saale, dans la maison de ses parents. Car n'écrira-t-il pas : « Où l'enfant est-il mieux pour dormir que dans la maison de son père ? »

Et ce fut, au déclin de l'automne, sur les interminables routes plates de la Saxe occidentale, le lent voyage du retour, dans la grande voiture aux cabots fatigants, le long des tilleuls tristement dépouillés des chants et des verdure. Les médecins ne peuvent plus rien. Mais l'amour mystique de Sophie-Julie le prépare tout doucement au dernier voyage. Quand il a de trop fortes angoisses, car la chair humaine à son agonie est d'une extrême faiblesse et l'esprit le plus averti tremble devant les fantômes de la mort, une voix intérieure lui chuchote tout bas : « N'aie point de crainte. Tu vas enfin me retrouver. Et notre nuit de noces alors est éternelle. »

Et il fallait la douceur de cette voix bien connue pour empêcher le visage jadis si harmonieux de ne point se contracter en une expression et en un rictus d'indicible effroi. Et sa main amaigrie traçait sur son carnet de chevet où sans cesse il notait ses candides, ses subtiles ou sublimes pensées, de ces mots qui préparent à accueillir avec la soumission qui convient l'inévitable loi : « Ne condamne rien de ce qui est sur la Terre. – Il n'est pas de mal absolu, pas de douleur absolue. – De toute éternité j'ai moi-même

choisi toutes mes destinées. – Dieu sait le temps où vient la maladie, car la maladie arrive au temps qu’il faut. – Sois sage comme un enfant : c’est la conduite la meilleure. »

Ce matin-là, 25 mars 1801, le printemps à peine éclos et le lierre du cimetière voisin verdissant légèrement déjà aux effluves du jeune soleil, Frédéric de Hardenberg, assesseur des salines de la Saxe Électorale et « grand-bailli désigné » de Thuringe, se leva de bonne heure. Il lut comme de coutume. Il ne se sentait pas trop mal. Il commanda son déjeuner, et puis il pria son frère Charles de lui faire un peu de piano. Et voici qu’aux accords de la musique, à l’heure même où le postillon de Naumbourg faisait joyeusement claquer son fouet dans les étroites rues de Weissenfels-sur-la-Saale, quand l’aubergiste du Soleil d’or s’impatiait déjà du retard de la poste, M. l’assesseur des salines s’endormit doucement, tranquillement, et insensiblement il entra dans la mort. Il n’avait pas encore vingt-neuf ans. Sa maison touchant le cimetière, il y fut descendu pieusement et sa tombe fut creusée sous les fenêtres par où il avait contemplé si souvent le champ du repos.

C’est dans ce cimetière, touchant sa maison, que des choeurs d’étudiants et de jeunes filles vinrent, tant que brûla la flamme du romantisme, poser des fleurs et des couronnes sur la dépouille mortelle de celui qui fut, à la fois le premier en date et le plus grand des poètes romantiques de la romantique Allemagne. Et c’est là qu’on peut voir encore, près des fusains, des sapinettes, des cyprès et des arbres toujours verts de ce qui est devenu « le vieux cimetière » de Weissenfels, le marbre qui garde de l’oubli les traits athéniens de sa fine tête de Mozart pensif.

Louis Angé

[à suivre]

Dans l’Allemagne d’aujourd’hui [1924], il a encore des fidèles qui l’entourent d’un véritable culte, témoin ce qu’écrivait naguère un de ceux-ci :

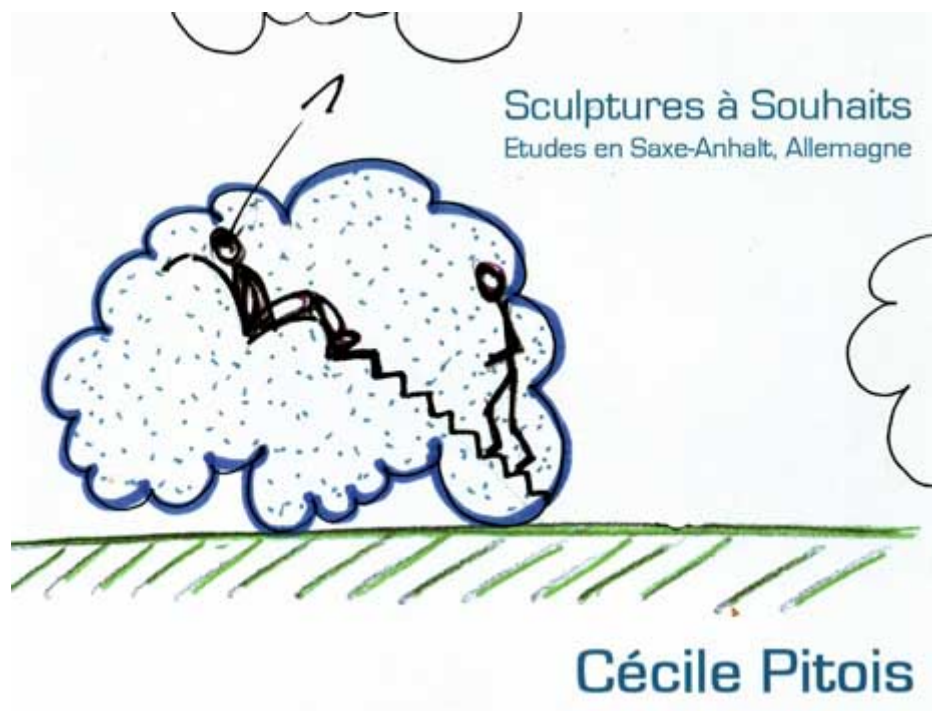
Je voudrais bâtir un couvent à la lisière d’une colline, à la naissance d’une source : le nom qu’il porterait serait le tien, Novalis. Dans ses cloîtres tous ceux qui sont frères en toi et tous les amis de saint François passeraient en chantant, et dans sa chapelle résonneraient, au lieu des paroles bibliques, les pieuses mélodies de tes vers...

Publication

Cécile PITOIS

« Souhaits et désirs sont des ailes. Il est des désirs et des souhaits qui sont si peu en conformité avec les conditions de notre vie terrestre, que nous pouvons sans hésitation en tirer à certitude d'une autre existence où, sur un élément qui les portera, ces ailes auront un battement puissant de vol immense, et des îles où descendre et se poser. »

Fragments, Novalis



Les nuages sont
les racines de
notre terre
SAXE - ANHALT

Ce projet nous mène sur les traces de Novalis, écrivain et philosophe allemand du XIX^e siècle qui vécut en Saxe-Anhalt, où il exerça par ailleurs la profession d'ingénieur des mines. Cécile Pitois souhaitait établir un lien entre ces souterrains de la région dont l'auteur étudiait la géologie et ceux de l'âme humaine qui furent le terreau de son œuvre littéraire. Elle imagine une sculpture entre terre et ciel, qui relie notre être le plus profond à ses aspirations spirituelles. Cette œuvre emprunte la forme du nuage, qui symbolise

la pensée toujours en mouvement de Novalis. Celle-ci embrassa en effet tous les sujets du monde dans les milliers de notes rédigées pour son Encyclopédie, abordant tant la réalité scientifique que celle des émotions et des passions. Le visiteur pourra s'installer confortablement dans cette sculpture-mobilier-monument, comme dans un fauteuil. Elle invite en effet le spectateur à s'y allonger, pour un moment réflexif tout autant porté vers l'observation du ciel que vers ses propres mouvements intérieurs. Dans son « nuage », tout à la fois inscrit dans le paysage et coupé du reste du monde, l'utilisateur pourra accompagner ce moment contemplatif par l'écoute des pensées de Novalis. Dans la sculpture sera en effet intégré un système audio à activer, si on le souhaite, par un bouton. Des enceintes disposées à hauteur des oreilles diffuseront des enregistrements² extraits des Fragments de Novalis. Le visiteur pourra tour à tour écouter les voix ou le silence, qui lui permettra de laisser vagabonder son esprit pendant qu'il contempera la course des nuages. Cette sculpture pourra, dans l'idéal, être mobile, et faire halte dans les lieux marquant de la vie de l'auteur.



Photomontage avec une face en inox poli miroir

² Dans la sculpture, on entendra vingt et une voix pour vingt et un extraits des Fragments, qui sont l'expression d'autant d'émotions et de personnalités différentes.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

(NOUVEAU CATALOGUE 2011)

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier, Mémoires de la Section des Lettres*, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »



Heinrich von Arnheim

SOMMAIRE

Document biographique

- « Peu de voyageurs intellectuels... », Auguste-Guillaume de Schlegel, *Œuvres écrites en français*, Leipzig, 1846.

Documents littéraires et témoignages

- Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, (suite), *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- Louis Angé « La « mission » du poète Novalis », (suite), *La nouvelle Revue*, septembre-octobre 1924.

Publication

- Cécile Pitois, *Sculptures à Souhais*, *Études en Saxe-Anhalt*, 2011.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-11.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2011